

Le génie sportif

Patrick Mignon, professeur de sociologie, INSEP

Article publié dans Mag Philo, 2006 (dossier 16 : Peut-on encore parier sur le génie ?)

<http://www2.cndp.fr/magphilo/philo16/edito.htm>

On peut, comme Robert Musil, regretter que le sport soit devenu mesure de toute chose et qu'on parle « des génies du football et de la boxe » ou « d'un cheval de course génial ». Mais le regrette-t-il vraiment ? Au chapitre treize de *L'Homme sans qualités*, le héros, Ulrich, médite sur l'apparition du sportif et de l'animal dans la liste des génies contemporains. Semble-t-il à Ulrich que ces hommes (pour les bêtes c'est moins sûr) ont accompli des exploits, en faisant montre de grandes qualités morales comme la volonté, le courage, la fermeté d'esprit, mais aussi des qualités intellectuelles comme « les prises et les ruses de l'esprit inventif » et « la combativité psychique » ? Mais, et c'est en cela que la critique des usages du mot génie ne concerne pas que le sport, ce sont des qualités qui sont communes au sportif et au savant, avec un avantage du sport, dit Ulrich, dans la course à l'authentification des qualités : l'objectivité du résultat. L'ironie de Musil, malgré l'abus de langage incontestable, réside dans la vérité du propos : car l'heure n'est plus aux génies, mais à l'homme des statistiques, l'homme moyen ou l'homme probable¹. Et il convient de rappeler que les sportifs ne sont pas plus oublieux de leur esprit que les penseurs de leurs habitudes incorporées car les automatismes sont nécessaires au savant pour accomplir des exploits ou battre des records et parce qu'il y a une nécessité commune aux uns et aux autres de discipline et de d'entraînement.

Le sportif est-il un génie ?

En quoi le sportif mérite-t-il d'être qualifié de génie ? On évoque volontiers l'existence du talent ou du génie psychomoteur de celui qui sait faire, de façon innée, ce à quoi personne d'autre ne parvient : courir vite ou longtemps, dribbler de telle façon, etc. Quand on pense aux grands du football, on évoque la dextérité ou la vision du jeu ; si on pense à la rivalité entre Anquetil et Poulidor chez les cyclistes, on opposera la facilité, signe du génie, du premier à l'application du second ; en boxe, on verra celui qui échappe aux contraintes de ce sport (recevoir des coups) pour simplement en donner. Le sportif est aussi génial par son travail et sa volonté qui rendent possible la beauté du geste accompli. Il est encore génial parce que, dans un univers de règles, il est celui qui les transgresse : il joue avec les limites, se surpasse. Le boxeur, le numéro 10, en football ou en rugby, le champion cycliste doivent emmagasiner, regarder, observer. De ce point de vue, certains sportifs sont uniques. Après eux, rien ne sera comme avant : ils redéfinissent le genre et en sont exemplaires. Ceux qui leur succèdent gagnent, vont plus vite, mais ne les font pas oublier : Anquetil est-il effacé par Armstrong ? Mohamed Ali par Tyson ?

En donnant ces exemples, on peut se demander si l'existence du génie sportif est applicable à tous les sports. Les sports à dramaturgie et donc à longue durée semblent plus favorables à l'émanation du génie car il faut savoir y être stratège, surmonter le moment où la mécanique produite par l'entraînement n'est plus suffisante. Le sportif est génial quand il fait preuve de réflexivité, qu'il est celui qui contrôle un corps supposé mécanisé ou automatisé. Ainsi, les sports collectifs, la boxe et tous les sports d'opposition, les courses de fond, le cyclisme, le tennis paraissent plus favorables à l'existence de génies, mais que dire de la gymnaste Olga Korbut aux Jeux Olympiques de Munich en 1972 ? C'est qu'en réalité la question est celle de l'attention qu'on veut bien lui accorder : vu de loin, tout se vaut, vu de près, on s'aperçoit que chaque discipline sportive met en jeu des qualités spécifiques.

Le sportif n'est pas un génie

Pourquoi y aurait-il alors abus de langage à qualifier un sportif de génial ? Déjà parce qu'on soupçonne, depuis longtemps, un enthousiasme journalistique intéressé à vendre du papier. Un divertissement ne peut être jugé de la même manière qu'une œuvre d'art, une grande découverte scientifique ou un grand roman, qui sont les manifestations habituelles du génie. Un tour rapide, effectué par un non-spécialiste, dans les textes philosophiques ou littéraires proposés pour illustrer la question du génie, et en tirer quelques leçons

concernant le sport, permet de s'apercevoir que toute une tradition est réservée à l'art et aux artistes. Pour Kant et le romantisme, le génie est bien plus que la maîtrise parfaite d'une activité et, du coup, le sportif le plus talentueux serait, au mieux, dans la même situation que le scientifique : même remarquable, il ne se distinguera de l'amateur ou de l'écolier que par la quantité, quelques secondes en moins ou quelques kilos soulevés en plus. Pourtant, certains sportifs sont inspirés, dominant le sujet, semblent insubstituables. Mais on ne peut pas dire qu'ils contribuent à la perfection des connaissances et de l'utilité qui en dépend, sauf à en être l'objet. Face aux termes qui accompagnent le caractère de ce qui est génial, comme le sublime, la liberté ou l'originalité, le sportif fait pâle figure. Même bien doté par la nature, il n'impose pas ses lois, il obéit strictement aux règles imposées par une fédération poursuivant son propre intérêt. La transgression n'a pas de sens dans le sport : il faut que les choses restent en l'état pour que d'autres s'essaient à battre le record. Ainsi, le sportif ne peut être unique : faisant certes mieux la même chose, il ne vaut que comparé à d'autres. En quoi laisserait-il alors une œuvre exemplaire, sauf à être considéré comme n'importe quel artisan dont on peut démontrer qu'il a mis en œuvre un savoir-faire certain pour réaliser un objet ? De plus, le sportif est une mécanique réglée par d'autres, qui doit oublier l'esprit pour être efficace. En fait, le vrai génie serait l'entraîneur : il découvre un individu doté de qualités naturelles, il les pousse et les transforme, et fait surgir d'une matière naturelle la grâce de la gymnaste. Mais ce génie ne serait qu'un ingénieur s'appuyant sur des connaissances produites par d'autres ou qu'un artisan de l'âme et du corps mêlés, mais certainement pas un artiste car il est guidé par une utilité, celle du résultat quantifiable. Le génie sportif est ainsi victime de la division du travail avec son lot de spécialisation, de rationalisation et d'utilitarisme. Il est aussi victime de n'être que nature, d'être réduit à son patrimoine génétique. Le sportif est victime du mythe du talent naturel : il n'y a rien de génial à être fort, à courir vite, s'il n'y a pas « d'étendue de l'esprit », de « force de l'imagination » ou « d'activité de l'âme ». Il y a une contradiction évidente entre le sport et la pensée : il faut oublier l'esprit pour accomplir un geste sportif tandis que l'homme d'esprit ne peut se passer de la réflexivité. Enfin il est victime du mythe de l'entraînement et du dressage : il n'est que l'incorporation des règles du jeu et des règles de l'art. Est-il indifférent que lorsqu'on saisit le mot « génie » sur le moteur de recherche Google, on se retrouve avec une quantité de sites d'ingénierie et que le génie génétique soit considéré comme l'avenir, sombre, du sport ?

La relativisation du génie

Mais le génie est aussi une notion discutée. Par exemple, on trouve couramment la citation suivante de Nietzsche qui contredit la conception inspirée du génie des romantiques et des journalistes sportifs : « L'activité de génie ne paraît pas le moins du monde quelque chose de foncièrement différent de l'activité de l'inventeur en mécanique, du savant astronome ou historien, du maître en tactique. Toutes ces activités s'expliquent si l'on se représente des hommes dont la pensée est active dans une direction unique, qui utilisent tout comme matière première, qui ne cessent d'observer diligemment leur vie intérieure et celle d'autrui, qui ne se lassent pas de combiner leurs moyens² », ce que font le boxeur ou le gardien de but. On y retrouve des conceptions défendues par la sociologie ou la psychologie qui s'attachent à montrer que les génies, ici savant, écrivain ou artiste (ou sportif), sont les fruits d'un travail continu, nécessaire à l'affirmation d'un don ou d'un talent³. Musil l'exprime aussi : l'époque moderne est celle de la spécialisation et des spécialistes, de l'autonomisation des sphères d'activité et, dans chaque univers, il y a une échelle d'excellence et sans doute de génie qui lui est propre.

La sociologie ou la critique culturelle ont décrit les divers processus de démocratisation du génie: les sociétés de l'individualisme démocratique produisent « la passion d'être égal » ; les sociétés de la division du travail et de la spécialisation ne génèrent plus les esprits capables d'embrasser toutes les sphères de l'expérience ; la rationalisation et le désenchantement du monde privilégient le mérite ; l'annonce de la fin de l'art et de la fin de l'histoire valorisent la nouveauté ; les sociétés dominées par les médias abusent des qualificatifs. Dans un tel contexte, l'art, la littérature et la science peuvent se retrouver dans la situation du sport où la publicité, la mobilisation collective ou l'autodésignation comptent autant que la valeur intrinsèque.

Le génie du sport : bon ou malin génie ?

Le génie, c'est aussi le malin génie ou encore l'esprit du temps qui s'incarne dans une figure héroïque. Le sport est-il une de ces figures qui apparaît au moment où un grand philosophe, Hegel, annonce la fin de l'art et la fin de l'histoire ? Il peut d'abord être vu comme mauvais génie qui détourne, trompe, substitue le futile au fondamental en désignant les meilleurs participants comme des génies ! Mais il y a un génie du sport qui produit, involontairement, des phénomènes par la simple application de ses règles. D'abord, le sport révèle ou exprime le génie national en ramassant les traits caractéristiques de l'esprit d'un peuple, faisant ainsi contribuer le particulier à l'universel. C'est la lecture anthropologique du sport, et du football en particulier, qui montre le génie anglais dans l'invention de jeux (et bien plus que cela, la pacification de la politique), le génie argentin (dans la redéfinition de ce qu'est le football (ou le génie français pour le rugby)). Elle montre aussi le génie des peuples qui ont fait leur une invention qui n'était destinée qu'aux membres de l'Empire, vaincus par des imitateurs qui interprètent les règles et font qu'on ne pourra plus jouer au football ou au rugby comme avant. En cela, le sport retrouve des traits du génie romantique car il donne à voir, dans son déroulement, le sublime, la volonté et la beauté. Cette lecture dramatique du sport s'emboîte dans une lecture anthropologique qui est aussi politique. Car le génie du sport est alors de faire vivre concrètement les tensions présentes dans les valeurs des sociétés démocratiques : les rapports entre égalité et justice, universalité et particularité, unité et division du corps social. Ce génie de la division le rend ainsi inopérant pour les totalitarismes car le sport divise autant qu'il unifie le peuple allemand ou italien du fascisme ou le peuple soviétique.

Si l'on accepte l'hypothèse de la fin de l'histoire de l'art ou du désenchantement du monde, il n'y a pas plus, aujourd'hui, de génie dans le sport que dans l'art. Mais le sport, avec son sens du travail et de la précision, pourrait être un bon terrain pour observer ce qui définit, malgré tout, l'exception : l'équilibre qui s'instaure dans une performance, entre nature et artifice, mesure et excès, normalité et déviation, régularité et anomie, talent et mérite.

1 Mon interprétation s'appuie sur la lecture du texte de Jacques Bouveresse, Robert Musil, l'homme probable, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire, L'Eclat, 1993.

2 Humain, trop humain, 1, chap. 4, aphorisme 162.

3 Michaël Howe, Genius explained, Canto, 1999 ou Daniel Chambliss, "The mundanity of excellence. An ethnographic report on stratification and olympic swimmers", Sociology Theory, 1989, vol. 7.